

PAGES
MANQUANTES

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

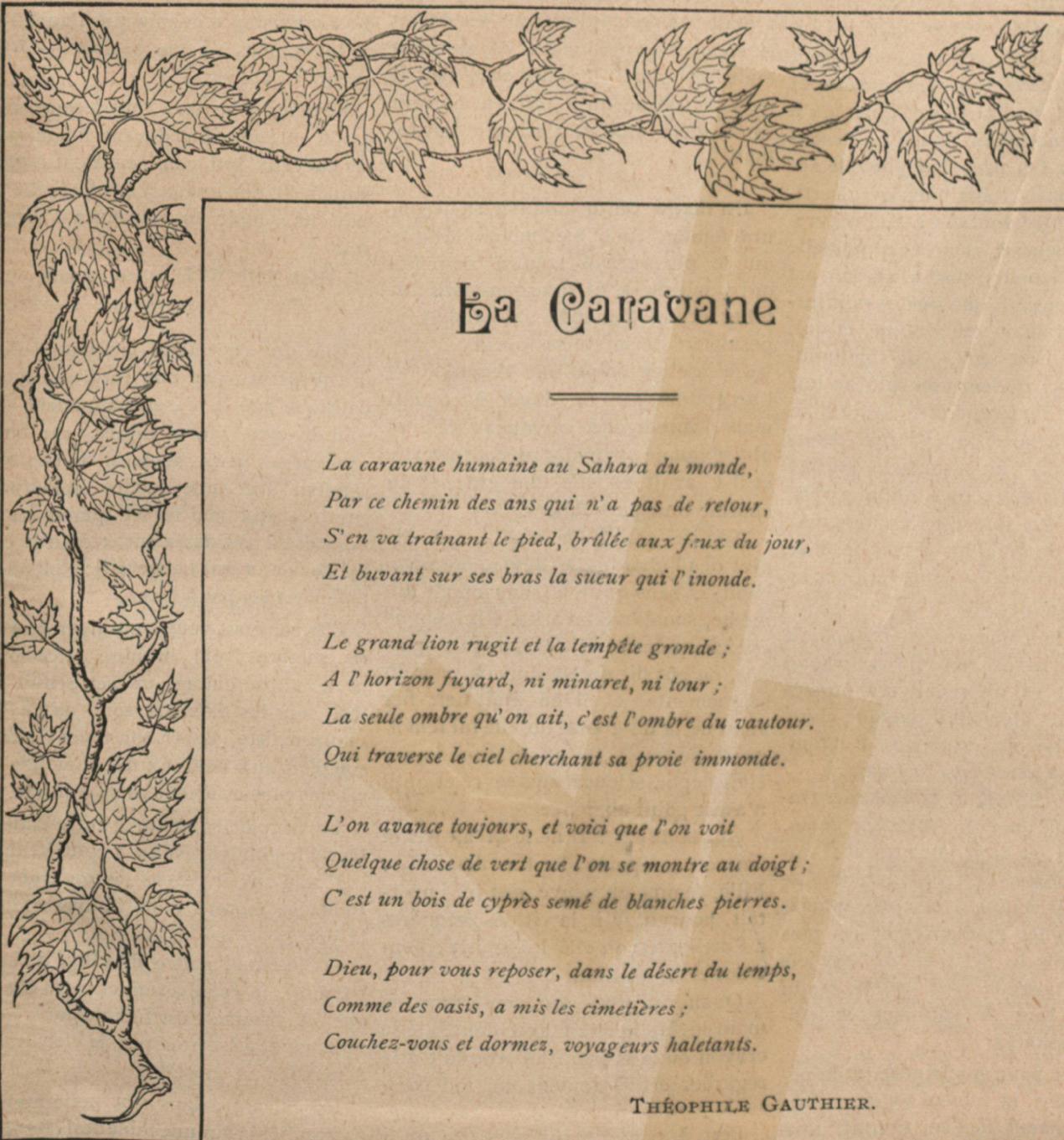
UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze franc.
Six mois - - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



La Caravane

*La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.*

*Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour.
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.*

*L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt ;
C'est un bois de cyprès semé de blanches pierres.*

*Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières ;
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.*

THÉOPHILE GAUTHIER.

LE VIEUX MAÎTRE

(Histoire du Jour de l'An.)

Rien ne lui avait réussi dans la vie, et pourtant c'était un grand artiste, une âme éprise du beau, de l'idéal et du bien. Un cœur d'enfant naïf, mal préparé au combat aux luttes ardues de l'existence moderne, et, comme il ne savait point pratiquer la fausseté, il croyait les autres sincères.

Les primitifs, les maîtres anciens n'avaient pas de secrets pour lui ; il les avait étudiés avec tant de respect et d'amour dans tous les musées et dans toutes les galeries célèbres qu'à l'aspect d'une toile il pouvait non seulement citer l'école à laquelle elle appartenait, mais l'attribuer avec certitude au peintre dont elle était l'œuvre. Malheureusement, son exceptionnelle droiture, l'amour absolu de son art l'isolèrent autant que quelques injustices dont il avait été victime, et qui, peut-être à son insu, lui communiquaient une raideur, ou plutôt une réserve que l'on crut être de la hauteur et qui acheva de lui nuire. Alors il vécut dans une solitude stérile, pleine de tristesse et de doute ; puis, peu à peu, en une espèce d'engourdissement, de défaillance morale, il se laissa envahir par une rêverie et ne travailla presque plus.

Quelquefois une réaction s'opérait en lui, une rage d'activité de travail le soulevait ; il reprenait ses brosses et sa palette, ébauchait quelque chose dont il n'était pas satisfait et retombait dans sa paresseuse inaction.

La gêne cette lèpre hideuse des travailleurs qui anéantit même le génie, se fit sentir, et pour la conjurer il s'avilit lui-même, ne voulant point se discuter ; il vendit à des prix infimes ses œuvres les meilleures et les plus chères ; puis le petit trésor d'objets d'art que possède tout artiste, et qui représente tant de sublimes et légitimes jouissances.

Trop fier pour se plaindre, et la nécessité étant là, bien qu'il ne sût guère comment il s'en tirerait, il se décida à donner des leçons de dessin

et de peinture à des jeunes filles et à des femmes. C'était abdiquer à quarante-cinq ans à peine, il s'y résigna. Et comme son nom, malgré qu'il ne produisit que par hasard et n'exposât plus depuis longtemps, n'était pas encore tout à fait oublié, il eut assez de succès pour ouvrir un cours.

Mais l'aride métier de professeur n'était pas pour lui plaisir ; ses élèves le comprenaient si mal ! Si restreint était le nombre de celles possédant le sens artistique qu'il prit en horreur son nouvel état et s'attrista davantage.

Un matin où il donnait sa leçon, une femme jeune, bien moins élégante que le plus grand nombre de celles qui venaient là, fit irruption dans l'atelier et lui demanda s'il voulait lui permettre de suivre ses cours.

Ce n'était point une beauté dans l'acception que l'on donne à ce mot, mais l'intelligence rayonnait sur sa physionomie sympathique et ouverte, et il y avait en elle une grâce et un charme tout particuliers.

Admise par le maître, à qui elle plut dès l'abord, elle devint promptement, et sans qu'il le soupçonnât lui-même, son élève favorite. Ah ! comme elle comprenait, elle ! Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'elle buvait ses enseignements, et il en était fier, fier aussi de la déférence qu'elle lui témoignait, fier de cette admiration dont il était depuis si longtemps sevré et qu'il n'avait point cherchée.

Qui était-elle ? Il ne le savait pas et ne voulait point le lui demander. Fille, femme ou veuve, peu lui importait, pourvu qu'il la vit des premières à l'atelier et qu'elle lui sourit en entrant et en partant.

Quand, penchée sur son carton, sa main légère maniait avec dextérité le crayon ou la brosse, il s'attardait à la regarder et y trouvait un indéfinissable plaisir.

Peu à peu, ce fut vers elle qu'il s'arrêta le plus longtemps et dont il

corrigea plus fréquemment le travail. Un jour où, lui prenant son crayon pour refaire un trait mal venu sur une ébauche, leurs mains se touchèrent, il s'aperçut que la sienne, à lui, tremblait.

Il en conçut un vague effroi, et le soir, seul au coin de son feu, il se prit à réfléchir aux plus légers incidents de son existence depuis que Paula—il ne lui connaissait que ce nom— fréquentait l'atelier...

Rêveur, il se leva tout à coup, regarda curieusement devant un miroir ses cheveux qui commençaient à grisonner, et cet examen terminé, il exhala un soupir en murmurant à mi-voix :

—Bah ! elle ne le saura jamais.

Elle dut cependant le savoir ; elle dut pressentir par une intuition sympathique que le désenchantement absolu de cette vie manquée, car bien souvent ses yeux bleus si doux s'arrêtaient avec une tendre sollicitude sur le vieux maître, et quand leurs regards se rencontraient, c'était à celui des deux qui baisserait le plus rapidement les paupières.

L'hiver était venu, un hiver de Paris, sombre, froid, lugubre, et ce soir-là le 31 décembre, en cette nuit de fête, où les familles sont en joie le vieux maître, assis à son foyer désert, songeait aux heureux de ce monde et sentait plus cruellement sa solitude.

Un coup de sonnette le fit tressaillir. Qui donc pouvait venir à cette heure ?

Il alla ouvrir, et le visage frais de Paula se montra dans l'ouverture de la porte.

—C'est moi, maître, dit-elle, l'air embarrassé, je veux terminer cette ébauche, et, comme c'est fête demain, que nous ne nous verrons pas, je viens vous demander un conseil.

Il l'entraîna dans son petit atelier particulier et sur une table étala l'ébauche, et là, penchés l'un vers l'autre,

très sérieux et très graves, ils revirent et arrangèrent le dessin.

Au moment où Paula se retira, il la conduisit, jusqu'à l'escalier, et, inconscient, presque fou, il lui mit sur le front un baiser de père ou d'amant.

Quand il rentra dans l'atelier il lui parut plus sombre, comme si la lumière l'y était éteinte... Mais à la lueur de sa lampe qui brillait cependant, il aperçut un petit paquet de papier de soie qu'il prit machinalement pour le jeter dans le feu, lorsqu'il sentit, en le touchant, qu'il contenait quelque chose. Il le défit et demeura stupéfait, ravi en voyant un petit sabot rose capitonné de satin et rempli de dragées...

Lui aussi, dans son délaissement, il avait sa fête, ses étrennes !

—Paula ! murmura-t-il, Paula !

Et il pleura comme un enfant.

Il ne revit plus jamais son élève chérie, car le lendemain il quitta Paris et la France.

L'année suivante, des paysans tyroliens trouvèrent au fond d'un glacier le cadavre d'un voyageur tombé là, sans doute, par mégarde, et tenant dans sa main crispée sur ses lèvres un petit sabot rose.

PIERRE CŒUR.

UNE PRIMEUR

Un Chant de M. Edouard LeBel

Les *luttas fratricides* que se livrent les fils d'une même race sont un malheur national.

Ne serait-il pas possible, en notre Canada français, même au milieu d'une tourmente politique comme celle qu'amène un vent d'élections générales, de respecter davantage un adversaire, de discuter ses opinions à lui et de soutenir les nôtres sans lui décocher les traits d'une critique aussi haineuse souvent qu'injustifiée ?

Je le crois, et, je m'étonne toujours qu'un si grand nombre de nos hommes publics et de nos journalistes ne semblent pas le comprendre. Certes, il y a d'heureuses exceptions ; mais le mal est grand. Il y a là un beau champ d'action pour nos femmes du monde

les plus distinguées. Elles n'exigeront jamais trop de dignité, de tact, de savoir-faire et de bonne éducation de la part de ceux sur qui elles exercent quelque influence.

* * *

Combien digne et noble est la conduite de ceux, au contraire, qui honorent le talent de leurs compatriotes, rendent complète justice au vrai mérite et même encouragent discrètement les talents naissants aussi bien que les artistes qui s'affirment.

J'assistais, l'autre soir, à une *audition musicale*, à Sherbrooke. M. Edouard LeBel, le sympathique et doux *chanteur*, que Montréal et le pays tout entier apprécie si justement, avait bien voulu honorer de son concours les jeunes élèves de notre Séminaire.

Selon qu'il est accoutumé de le faire, M. LeBel chanta admirablement. En rappel, il donna un chant national qui ravit l'auditoire. Sur ma demande, il me fit le plaisir de m'expliquer la genèse de ces strophes vibrantes. J'eus aussitôt la pensée d'en faire un récit pour les lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE. M. LeBel d'ailleurs m'y autorisa.

C'est une primeur, car tout dans ce chant, les vers et la musique aussi bien que le chanteur, tout est *canadien*. Et M. LeBel le donnait pour la troisième fois seulement.

M. Louis Fréchette, le poète de "Vive la France," a écrit la poésie et M. Amédée Tremblay, le brillant organiste de la cathédrale d'Ottawa, a composé la musique. L'un et l'autre ont dédié leur travail respectif à M. LeBel. Ce sont deux gloires nationales *poussant* une autre gloire. C'est bel et bien de *l'étoffe du pays* au complet.

* * *

Je ne dirai rien de la musique. Je suis, hélas ! un profane. Mais j'ai bien senti pourtant quelle intelligence M. Tremblay a su avoir et de la pièce et du chanteur qu'il y avait en vue. C'est *doux* et parfois *empoignant* comme il convient à la voix de M. LeBel, disant des vers de M. Fréchette.

* * *

Et ces vers ? Jugez-les. M. Fréchette ne m'en voudra pas, j'espère,

de livrer au public ce qu'il a su écrire sur un sujet qu'il a tant de fois traité mais qu'il s'entend toujours àrajeunir :

Sous le beau ciel du nouveau monde,
Aux bords d'un fleuve sans pareil,
Une terre vierge et féconde
S'épanouit au grand soleil :
Des Canadiens, c'est la sainte patrie !
Fier d'habiter ses fortunés séjours
Qu'avec orgueil chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

N'est-ce pas que c'est simple et joli, mais lisez encore, la description se précise :

Là, dans la majesté sereine
D'un merveilleux panorama,
Meurt la moisson souveraine
Que la France un jour y sema.
Digne héritier de la vieille patrie,
Sol qu'on vénère et qu'on aime toujours
Qu'à ton aspect chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

Et enfin, dans ce beau cadre qu'est notre pays il convenait d'évoquer la figure du peuple lui-même. Aussi bien faut-il entendre le délicat chanteur faisant vibrer le fier appel :

D'un fier passé suivant la trace
Et les nobles traditions,
Peuple nouveau va prendre place
Au grand banquet des nations ;
Et là, gardant, généreuse patrie,
Le souvenir sacré des anciens jours,
Fais qu'à jamais chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

* * *

Ces paroles—aussi bien que la musique—je le répète ont été écrites pour M. LeBel. Il les chante peut-être avec une particulière émotion. Ce qui est certain c'est qu'il les chante avec âme et avec goût. Il interprète heureusement les artistes qui ont été si heureux en pensant à lui.

Je l'écoutais chanter, le cœur ému. Sa voix si simple, si douce, si peu prétentieuse et si naturelle détachait la note et l'idée avec une aisance et une grâce incomparables.

C'est facile de comprendre pourquoi le ténor montréalais est toujours si bien goûté. Il est superbement doué, sans doute. Ses cordes vocales sonnent fort juste. Mais surtout, il est si naturel et si vrai ! Et qu'y a-t-il de plus aimable dans l'art que la nature elle-même ?

Il y a vingt ans, Edouard chantait souvent le *credo* à la messe de l'église

Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel, à Montréal. Nous, ses compagnons de course dans le chemin du Collège de Montréal, nous l'aimions bien — il était si bon camarade! — et nous étions orgueilleux de lui — il chantait si doux! — Nous nous doutions déjà qu'il allait vers la gloire.

Il n'a guère changé. Il a beaucoup travaillé pour se rendre maître de son art. Mais il a si bien réussi que ça ne paraît pas. Sa voix est toujours douce et pure, naturelle et vibrante, comme jadis.

Chez lui, mieux que chez beaucoup d'autres, la nature c'est l'art et l'art c'est la nature.

* * *

Or n'est-ce pas très heureux que nos poètes et nos artistes compositeurs contribuent à faire rayonner — dans le sens de la vibration — l'un de nos meilleurs chanteurs? D'autant mieux qu'il leur rend ce qu'ils lui prêtent en faisant longuement applaudir leurs œuvres.

Et quand je pense que tout cela c'est canadien! ça m'enchant.

L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR..

Mme Juliette Adam

Infatigable voyageuse, écrivain original et primesautier, Mme Juliette Adam est, de plus, une très intéressante "conférencière." Le temps n'est plus où le sujet de ses prônes était une république idéale, policée, libérale, ouverte à tous les partis, respectée et honorée au dehors comme au dedans, une république qui aurait rénové les fastes d'Athènes, de Sparte et de Rome, une immense place de la Concorde universelle...

Il y a belles années que Juliette Lamber a renoncé à réaliser les rêves d'or de sa jeunesse et de son âge mûr.

Les questions extérieures, celles qui regardent plus particulièrement la France, la passionnent. A peine revenue d'un long voyage en Egypte dont "la Parole française à l'étranger" nous avait livré les premiers échos, elle a convié un peuple de littérateurs et d'hommes politiques, de

femmes cultivées et de mondains de tous partis à écouter, à applaudir le récit de son odyssée en la terre des Ptolémées et les réflexions que lui a suggérées son séjour sur les bords du Nil.

Quelques semaines nous séparent à peine de la publication du second tome de ses Mémoires, plus curieux encore que le premier, car il silhouette des contemporains dont beaucoup sont encore vivants. Certains y reçoivent de peu agréables coups de verges. Un grand mort assez malmené, Michelet, a trouvé M. Gabriel Monod pour défendre ses mânes. On peut supposer, en revanche, que ceux de Mme d'Agoult tressaillirent d'aise... C'est chez elle que Mme Juliette La Messine connut tout ce qui devait porter un nom dans la littérature et la politique au commencement du second Empire, de George Sand à Jules Simon, d'Emile Girardin à Edmond About, de Jean Reynaud à Edmond Adam que, devenue veuve du docteur La Messine, elle ne devait pas tarder à épouser...

Le temps est loin des rêves politiques et des incertitudes de *Païenne*. A mesure que s'évanouissait le programme entrevu de la génération du pays par une république parfaite, les croyances religieuses longtemps tenues à l'écart s'affirmaient d'autant plus sincères que plus lente avait été l'évolution. Dans la sérénité du regard se lit le repos de l'âme enfin satisfaite au détriment de l'esprit après une longue vie de méditation et de lutte.

Elevée en terre cultivée mais athée, Mme Adam est parvenue par raisonnement à la philosophie chrétienne. Ceci la console du renversement de ses utopies, de la mort de ses héros, de l'anéantissement de son programme...

Il y a une trentaine d'années elle était fort belle, très entourée, escortée d'ambitieux dont quelques-uns ne manquèrent ni de moyens ni de talents; sur eux elle exerçait une véritable petite royauté... Reine des théoriciens, Muse républicaine, telle nous apparaît Juliette Lamber sous le Principat de M. Thiers, sous le Septennat, sous Jules Grévy l'économe, jusqu'à la mort du tribun-

cyclope dont elle avait refait l'éducation, dont elle rêvait de faire un chef d'Etat parfait.. Tout cela, son troisième volume nous le dira. Elle fut l'Egerie française de Skobelev, elle inventa l'alliance russe, la prôna, la préconisa dans la *Nouvelle Revue* qui protégea aussi, non seulement les débuts de maint littérateur, mais l'embryon du nationalisme... Si Boulanger, disent quelques-uns au lieu de ne penser qu'à s'amuser, avait pu suivre une ligne de conduite dictée par elle! Autrement en décidèrent les destins...

Les cheveux tout blancs, parfois un peu désobéissants, encadrent la figure très pleine, très colorée, éclairée de grands yeux bleu-gris, intelligents et beaux, traversée d'un sourire bienveillant. Le buste est imposant, les mains et les bras dignes de la statuaire, l'ensemble majestueux, un mélange de simplicité populaire et de fierté aristocratique, une distinction née dans la manière de se mouvoir, de parler, et en même temps une assurance d'une rondeur voulue qui met à l'aise. La langue est familière, virile par moments, toujours originale; mentalité féminine avec ses soubresauts, ses partis pris, ses emballlements, ses "changes" fréquents, ses charmantes irritations ou violences et ses retours cléments, ses intuitions et ses lacunes, sa psychologie instinctive et ses déductions variables; mais, en même temps, des convictions fortes, une foi sincère après expérience faite, une loyauté à l'abri de toute épreuve, de toute combinaison, plus de franchise que de diplomatie, une grande fidélité à ses amis d'où qu'ils viennent, des trésors de tendresse à dépenser pour ses petits-enfants Segond; une indulgence de fond, encore que la forme soit parfois malicieuse. C'est elle qui disait un jour: "Je crois bien que je suis heureuse d'être femme! au moins, on a le droit de tout dire"; et de ce privilège d'état, elle sait user pour jeter des vérités à la mémoire ou à la face des gens...

Elle accueille ses hôtes avec grâce. Panaché d'opinions, semé de royalistes et de dilettantes, de bonapartistes et de vieux soldats, de littéra-

teurs et d'hommes d'action, de diplomates, de nationalistes et de républicains désabusés, son salon est un des plus curieux de Paris. On y entend d'excellente musique, des conférences sur tout sujet, hormis la politique actuelle. Chaque printemps, Mme Juliette Lambert voit ainsi réalisé, au moins pour quelques semaines, son programme de concorde universelle.

LÉTORIÈRE.

(Le Figaro.)

L'Arbre de Noël.

On raconte qu'un soir de Noël, Saint Colomban prit avec lui quelques-uns de ses religieux et quitta son monastère de Luxeuil, situé au pied des Vosges. Il gravit une haute montagne au sommet de laquelle se trouvait un sapin qui jadis avait reçu les adorations des habitants du pays, avant leur conversion au christianisme. Arrivés au sommet de la montagne Colomban et ses moines dessinèrent au faite du sapin une croix lumineuse qui, projetant partout des gerbes de lumière, attira une foule de paysans. Alors Colomban, suscité de Dieu pour la diffusion de la religion catholique dans les Gaules, expliqua aux pauvres gens qu'il avait devant lui le mystère de la nuit bénie qui donna au monde l'enfant-Dieu attendu et désiré depuis quarante siècles.

Telle est, d'après les vieilles chroniques l'origine de l'arbre de Noël, et une antique coutume des peuples du nord et de l'est de l'Europe, venue sans doute avec la légende pour fêter la veillée de Noël en distribuant aux enfants des bonbons et des jouets à un arbrisseau pompeusement décoré.

Depuis quelques années cet usage s'est très répandu en tous les pays du monde, et c'est là une mode tout particulièrement appréciée de nos mignons "babys".

Or, en faisant plaisir à nos enfants, ne nous faisons nous pas plaisir à nous-mêmes? Leur bonheur nous procure de bien douces satisfactions, et, puisque c'est le but constant de nos efforts, il est tout naturel que nous en arrivions à causer de l'arbre de Noël, cet heureux prétexte à réu-

nions enfantines, à joyeux éclats de rire, à gais souvenirs pour toute une année.

Mais il s'agit surtout, aujourd'hui, de composer un arbre de Noël économique. Nous voulons trouver, en cette circonstance, comme toujours, le secret de faire beaucoup d'effet à très peu de frais.

Les magasins ne manquent pas, surtout à Montréal, où l'on peut se procurer des objets splendides et fort coûteux en même temps; mais l'enfant ne sait pas, lui, mettre un prix sur un objet, et, puisqu'il s'agit de lui être agréable, procurons-lui donc, avant toutes choses, celles qu'il pourra manier à son gré, briser en les maniant, cela sans causer de regrets aux chères mamans, comme s'il avait détruit un bijou, un objet d'art.

Il faut déjà trouver un arbre. Un petit sapin naturel fera l'affaire. Il ne faudra pas le prendre trop haut, afin qu'il soit maniable, qu'il puisse tenir dans un grand pot de fleurs ordinaire, et que l'on puisse atteindre les objets suspendus aux branches supérieures en levant les bras.

On placera l'arbre sur un piédestal quelconque, à défaut sur une solide caisse renversée, gracieusement drapée. Le brillant, le clinquant devront présider à l'ornementation de l'arbre de Noël.

Les jouets devront être aussi nombreux que possible, et, dans tous les bazars on en trouvera de magnifiques et pas chers, pour me servir de l'expression consacrée, autant que l'on voudra, l'industrie aujourd'hui en est prodigue on n'aura donc que l'embarras du choix: petites montres, avec la chaîne s'il vous plaît, trompettes, ballons, fouets avec grelots au même prix, ainsi que de jolis pistolets à air comprimé, dont le projectile est un bouchon retenu par une ficelle—arme bien inoffensive et qui pourtant est déjà intéressante, en ce sens que, si l'on supprime la ficelle qui retient le bouchon, on peut s'exercer en visant à renverser un objet léger placé dans un état d'équilibre instable.

Au centre de l'arbre, on pourra suspendre des bibelots un peu plus lourds, tels que petits chevaux, moutons, soldats, jeux, albums d'images, enroulés et maintenus par une faveur.

Si parmi vos invités se trouvent quelques grands enfants, jeunes filles ou jeunes gens à qui vous voulez octroyer un petit cadeau, semez çà et là quelques mignonnes boîtes à poudre de riz, carnets de bal, ciseaux à broder, canifs, porte-crayon, breloques, étuis à cigarettes, que sais-je? tous ces riens font plaisir sans être ruineux. Ajoutez quelques oranges, de mignons paniers renfermant des bonbons—l'article gourmandise est toujours le bienvenu. On peut aussi suspendre isolément, à l'extrémité même des branches, de gros bonbons enveloppés dans du papier d'argent. Ce papier d'argent que l'on pourra prendre dans les feuilles métalliques qui enveloppent le chocolat, servira encore à garnir de grosses noix que l'on suspendra parmi les jouets et qui, sous l'action des lumières scintilleront gaïement.

On se procurera encore aux comptoirs de 5 et 10 cts des clochettes, ou boules en verre avec une couche de peinture ainsi que des guirlandes brillantes qui seront d'un très bon effet sur un arbre de Noël.

Quand on a ingénieusement réparti sa provision de petites merveilles sur l'arbuste, on en complète la décoration par de petites bougies de couleur, on les suspend avec de petites pinces de bois ou de métal parmi les branches, évitant toutefois que la flamme puisse atteindre les objets facilement inflammables.

Douze à quinze bougies peuvent suffire pour bien illuminer l'arbre de Noël. Il sera bon de ne les laisser brûler qu'à moitié; lorsqu'elles auront produit leur petit effet, éteignez-les avant de commencer la distribution. Puis, bouchez-vous les oreilles et résignez-vous à un peu de désordre. Soyez généreuses jusqu'au bout.

C'est Noël! C'est le jour des petits enfants!

LISELOTTE.

Cet article, faute d'espace, n'a pu être inséré dans le numéro de Noël et du Jour de l'An. — NOTE DE LA RÉDACTION.

Allez au magasin de Modes, Mille-Fleurs, ne serait-ce que par curiosité, 1554 rue Ste-Catherine.

Voyages d'Ames

(POUR LE JOURNAL DE FRANÇOISE.)

(Si tu le veux, faisons un rêve).

V. HUGO.

*Je suis prête pour le voyage,
Ne venez-vous pas avec moi ?
Sans désertir notre rivage,
Sans bruit, sans danger, sans émoi,*

*Sans rien de tout ce qui peut rendre
Les longs voyages ennuyeux,
Si vous voulez, nous allons prendre
Notre course vers d'autres cieux.*

*Mes voyages sont fantaisistes.
Les poètes, de tous les temps,
Furent de singuliers touristes,
Hôtes des nuages flottants.*

*Hardis, ils déchirent les voiles
Qui s'étendent sur l'inconnu ;
" Ils sont toujours dans les étoiles,"
Vous dira le premier venu.*

*Mais, moi, je reste près de terre ;
Et si mon vol aérien
Ose aborder quelque mystère,
A vos côtés, ie ne crains rien.*

*Vers de grands sites je m'envole
— Non pas seule, mais avec vous —
Vous dont l'esprit n'est point frivole,
Vous verrez des pays bien doux....*

*De pompeux horizons de rêve,
Des horizons éblouissants
Où le soleil du beau se lève,
Où résonnent de purs accents.*

*Là, l'âme, se sentant chez elle,
Cueille les fleurs de l'idéal...
Partons ! partons, Mademoiselle,
Elançons-nous d'un vol égal.*

PIERRE L.

21 octobre 1904.

Les deux reines de Portugal.

La veuve de dom Luis Ier, dona Maria Pia vient de quitter Paris après un séjour d'un mois. Fille du roi "galantuomo," femme d'un roi débonnaire qui ne se vengeait de ses ennemis politiques qu'en faisant lever charge d'un crayon spirituel, elle n'a jamais partagé leur popularité. On la disait, on la dit encore pieuse avec trop d'austérité, aumônière et bonne, mais sans cette grâce qui est la coquetterie de la charité.

Il en est tout autrement de la reine actuelle, Marie-Amélie. La jeune et jolie souveraine s'est rendue populaire à Lisbonne par une qualité toute française : l'affabilité. Elle va porter, elle-même ses bienfaits, aux malheureux, accompagnée d'une seule dame d'honneur. Gracieuse et bonne autant que charitable, elle sait donner, avec, sur les lèvres un doux sourire et des paroles qui viennent du cœur.

Très habile dans tous les sports, la charmante souveraine est encore une lettrée. Elle trouve le temps de cultiver la médecine comme les princesses de la Renaissance.

La reine Amélie est d'origine française comme l'on sait. Elle est la fille aînée du comte de Paris.

"Jingo" ?

"Jingo" est le mot basque pour "Dieu," paraît-il et s'écrit Jinco, en basque, le j étant aspiré comme en espagnol.

Les Anglais, trop bons observateurs des commandements de Moïse pour jurer en anglais, n'y voient plus d'inconvénient lorsqu'ils jurent en mauvais basque. C'est ainsi que "par le sang de Dieu" est devenu "Palsambleu."

L'explication est ingénieuse, si ce n'est pas la meilleure.

On cause d'un enlèvement des plus romanesques qui vient d'avoir lieu en Grèce :

— Il paraît que la jeune fille s'est sauvée à la nage ?

— Elle n'a même pas hésité à plonger... sa famille dans la désolation.

Le bonheur dans le Mariage

Les hommes célèbres sont-ils aptes à faire le bonheur de leurs femmes? Cette question, soulevée, bien des fois, a été traitée à nouveau par un Anglais, M. J. Hardy, qui penche pour le contraire, naturellement. D'après lui, il est préférable de vivre heureuse et ignorée que d'unir sa destinée à celle d'un homme de génie. Sa compétence, en ce sujet, s'appuie sur des exemples qu'il n'est pas mauvais de reproduire brièvement.

Il paraît qu'en général, les hommes de génie sont de fort mauvais maris, dont le caractère égoïste et tyrannique met à une épreuve leur compagne douce et dévouée. Il faut qu'elle s'efface entièrement devant son mari et qu'elle cherche son bonheur dans l'accomplissement silencieux et passif des humbles devoirs domestiques.

Telle Mme Carlisle, la femme du grand historien anglais qui ne pouvait se passer de sa femme, la voulait toujours près de lui, et qui cependant, lui reprochait jusqu'au bruit qu'elle faisait en tirant son aiguille.

—Jane, je vous entends respirer, lui cria-t-il, un jour, exaspéré, lorsqu'elle eut déposé son ouvrage pour ne plus gêner cet époux difficile.

Milton, l'auteur du "Paradis perdu," était si fort absorbé dans ses rêveries poétiques, qu'il ne songea jamais à offrir à sa femme pendant sa vie, d'autres attractions que la lecture d'un chapitre de l'Ancien Testament et une promenade solitaire à travers la campagne.

Le célèbre naturaliste Agassiz continua ses études scientifiques jusque dans la chambre commune, et logea, un soir, des petits serpents qui l'intéressaient dans la pantoufle de sa femme. Le lendemain, celle-ci poussa un cri terrible et lui dit qu'elle venait d'apercevoir un de ces reptiles dans sa chaussure.

—Un seul, ma chère femme, dit le savant, c'est extraordinaire! J'en avait cependant mis trois, afin de les préserver du froid!

Il faut convenir que toutes les femmes ne sont pas d'humeur aussi douce et que parfois, elles prennent leur revanche sur le sexe fort. A l'honneur de la femme, les cas sont assez rares.

Le plus célèbre exemple que l'antiquité nous ait conservé, est celui de la fameuse Xantippe, toujours acharnée contre le doux Socrate, son mari.

On cite de nos jours, la femme du président Lincoln, qui inspirait à son époux une sorte de crainte. Il ne pouvait prendre sur lui de la contrarier. Il devint absolument l'esclave de sa femme, terriblement irascible, et n'osa rien dire, ne sachant comment la démentir, lorsque le jardinier lui demanda s'il devait réellement abattre le plus bel arbre de son domaine pour lequel Lincoln avait une admiration particulière, bien connue du jardinier.

—Si madame vous a dit de le faire, répondit-il, résigné, n'hésitez pas à le détruire jusqu'à la racine.

A citer aussi Lady Marlborough la femme du célèbre général vainqueur à Malplaquet, à laquelle le vaillant soldat confessa humblement dans une lettre célèbre.

—Je crains moins les soixante mille armes de mon ennemi que toi, ma mie, quand tu te mets en colère.

Dans un autre ordre d'idées, le poète Byron eut non moins à souffrir de sa femme, turbulente et frivole, qui venait à tout moment le déranger, pour lui faire les communications les plus insipides, et qui lui reprochait amèrement de consacrer ses nuits au travail, la nuit étant faite pour dormir, disait-elle. En somme, elle avait peut-être raison.

L'opinion qu'un homme de génie ne peut épouser qu'une femme insignifiante, aux idées incolores ou absentes se trouve contredite, quoi qu'on puisse dire, par de nombreuses exceptions. A notre époque, les natures supérieures forment de remarquables alliances et, bien souvent, l'intelligence de la femme devient le soutien du génie de l'homme quand elle ne le complète pas, ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne le pense.

Par exemple, le grand compositeur Schumann trouva dans Clara

Wiek, la célèbre pianiste, la femme la plus intelligente, la plus aimante, la plus dévouée. Quand le maître succomba à la folie qui le guettait depuis longtemps, et qu'on dut l'enfermer dans une maison de santé près de Bonn sur le Rhin, sa femme s'y enferma avec lui et consola le pauvre malade par son dévouement inaltérable, lui faisant de la musique ou des lectures toutes les fois que son état le permettait. Elle ne quitta cette retraite qu'après la mort de son mari pour se consacrer à sa carrière de professeur, à sa nombreuse famille et surtout au culte et à l'édition des œuvres de celui dont elle avait été l'éminente collaboratrice.

Dans un autre ordre d'idées, Anita, la première femme de Garibaldi partagea tous ses dangers; l'accompagnant à cheval dans toutes ses expéditions militaires. La tendresse du général pour sa compagne était universellement reconnue.

Mme Alphonse Daudet, malgré son talent personnel d'écrivain, a été pour son mari, une compagne modèle, corrigeant toutes ses épreuves et l'inspirant de ses conseils chaque fois que le grand romancier y avait recours.

Mme Jane Dieulafoy accompagna son mari dans ses expéditions lointaines, en Asie-Mineur, où elle s'identifia tellement avec son œuvre qu'on se demande parfois quelle est la part qui revient exactement au mari et qu'elle est la part qui revient à sa femme, dans la découverte des monuments anciens qui ornent une des plus belles salles du Louvre.

Néanmoins le bilan des unions malheureuses paraît dépasser celui des unions bien assorties pour celles ayant pensé trouver le bonheur dans la compagnie d'un homme célèbre. Si le public n'en sait rien, c'est que l'amour et le dévouement féminin viennent à bout de bien des difficultés, la gloire qui rayonne autour des grands hommes les dédommage des petites misères de la vie domestique qu'elles ont le tact de cacher au monde.

V. Roy.

Elégance et bon goût, voilà la devise de Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.

Manies d'Artistes

Tout le monde sait que les écrivains et les artistes sont généralement très originaux. Il faut attribuer ces actes singuliers d'apparence aux différents travaux auxquels ils se livrent et qui finissent par avoir une influence physiologique sur leurs caractères et même leurs tempéraments.

Ainsi, pour pouvoir méditer à l'aise, ils réclament la solitude. On trouve du reste, d'illustres exemples dans les annales du passé: Montaigne, quand arrivait l'inspiration, quittait sa demeure en courant et allait s'enfermer dans une vieille tour. Jean-Jacques Rousseau méditait dans les champs, en plein soleil, et pour rompre avec les bruits du dehors il s'enfonçait la tête dans une botte de foin. A côté de ceux qui réclament le silence, d'autres réclament le bruit. L'ancien compositeur Cimarosa ne trouvait les beaux motifs de ses opéras qu'au milieu des joies et du bruit de la foule; ceci rappelle le cas d'un professeur qui ne pouvait faire sa leçon qu'au milieu du vacarme le plus infernal. Quand ses élèves voulaient le punir, ils gardaient le plus grand silence.

Le mouvement modéré activait la circulation, un grand nombre d'auteurs, ne peuvent composer qu'en marchant. Ampère travaillait bien, lorsque le mouvement du corps lui venait en aide. "Etre assis, écrit-il, devant une table, une plume à la main, c'est le plus pénible des métiers." Victor Hugo, dans la fièvre de la composition, marchant en ronchonnant, écrivait debout et jetait par terre les feuillets. Haraucourt, avant de prendre la plume, se livre au pugilat et soulève des haltères. Descartes restait couché, immobile, et Cujas ne travaillait avec fruit qu'étendu à plat ventre.

Pour faire affluer le sang au cerveau, Schiller recourait à un stratagème plus original; il ne pouvait composer s'il n'avait les pieds dans la glace. Comme vraie manie on cite celle de Théophile Gauthier, qui ne pouvait travailler qu'avec des animaux.

Le rôle des excitants intellectuels

est plus aisé à comprendre. Un des plus estimés est le café. Lorbzing en buvait des soupières. Balzac était cafénisé. Schubert ne composait ses belles sonates qu'en avalant coup sur coup de grands verres de vin du Rhin. Byron avait une manie plus coûteuse, il lui fallait pour écrire sentir l'odeur des truffes dont il emplissait ses poches. D'autres enfin excitent leur génie au son de la musique. Deux peintres connus: Carolus Duran et Aimé Morot jouent, l'un du piano, l'autre de l'orgue, avant de prendre le pinceau. Darwin râclait du violon. Les heures de travail les plus fréquemment choisies sont le matin, pour les écrivains à œuvre large comme Victor Hugo, Thiers. Mais nombre d'écrivains tiennent à écrire le soir après 9 heures. Littré passait sa journée dehors et commençait son travail après dîner jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. Balzac travaillait la nuit à la lueur de 2 bougies.

Enfin, comme conclusion, on peut dire que nombre de manies d'écrivains sont tout au moins explicables et que c'est bien à tort qu'on les a regardées comme des signes de folie, lorsqu'elles n'étaient que la manifestation du génie chez des hommes de talent.

UN OBSERVATEUR.

À l'Hôpital Notre-Dame

Le Comité des Dames patronnesses de l'Hôpital Notre-Dame a songé à organiser deux *Euchres* dont le bénéfice sera consacré à l'ameublement de la section des contagieux. Ces fêtes de charité auront lieu dans les salons du Club Lafontaine, 68 rue Saint-Hubert, le mercredi, 25 janvier 1905, l'une à 3 heures de l'après-midi, pour les dames seulement, l'autre, l'autre, le même jour, à 8 heures du soir, pour dames et messieurs. Les billets, rafraîchissements compris, ne sont que d'un dollar.

Nommer l'Hôpital Notre-Dame c'est évoquer tout de suite, l'idée d'une œuvre éminemment sympathique. Nous ne doutons pas plus du succès complet de ces *euchres* que du zèle de leurs populaires organisatrices.

L'Éventail

Les lectrices du "Journal de Françoise," me sauront-elle gré de l'histoire rapide de l'éventail que j'ai résumée pour elle, à leur intention ?

Voilà donc aussi sommairement que possible, le roman de ce complément nécessaire à la toilette féminine.

L'origine de l'éventail remonte à l'antiquité la plus reculée.

Le sauvage a eu son éventail, "rameau d'arbre" ou "feuille large". Eventail primitif dont la poésie peut rivaliser avec l'art des objets que, depuis, on inventa pour éventer. Car il ne faudrait pas croire que l'éventail eût partout et toujours l'agencement que nous lui connaissons. Celui des Grecques, des Romaines était en forme de touffe, de disque, de petit drapeau. Les Japonais, suivant M. Bourdeau, auraient eu les premiers l'idée de l'éventail "palmé" peut-on dire, à peu près tel que nous l'avons aujourd'hui. Les Portugais l'importèrent en Europe. La mode s'en répandit d'abord en Espagne, puis en Italie et en France.

Sur les murs des tombeaux de Thèbes, le roi est représenté entouré de ses porteurs d'éventail.

La mode de l'éventail se répandit de la Perse à l'Asie Mineure, et il y avait des éventails en Grèce, 500 ans environ avant Jésus-Christ. A Rome, les éventails étaient d'un usage habituel, et dans les dîners les esclaves se tenaient avec des éventails derrière les invités. Ovide, Térence et Properce font souvent allusion à l'usage de ces instruments. Pendant le moyen-âge, des éventails de plume d'aigle ou de paon, montés avec une poignée en or, en argent ou en ivoire, étaient un article lucratif de commerce sur les marchés du Levant, d'où ils étaient exportés en Italie.

En Orient, où l'atmosphère est étouffante pendant une partie de l'année, l'éventail est très long. Dans l'Inde et en Perse, il est composé d'une queue de bœuf garnie de crin; en Grèce, d'un rameau et de feuilles de platanes.

On commence à employer les plu-

mes de paon au Ve siècle avant J.-C. Les Romains disposent les plumes en palmes. Leur éventail est très luxueux. De plus, il est long, car il sert à éventer et à préserver du soleil. Il est porté par une suivante qui accompagne la dame romaine.

En pénétrant en Italie, il diminue sensiblement. Il est exclusivement fait pour les dames, qui le portent à leur ceinture, suspendu par une chaînette d'or. Le manche est en or ou en argent finement ciselé; on emploie les plumes les plus belles, les plus riches, les plus éclatantes. Henri III introduisit en France ce petit bijou. Dans le cabinet de la Bibliothèque nationale se trouve l'éventail au manche d'ivoire de Diane de Poitiers.

Catherine de Médicis introduisit en France la mode des éventails pouvant se fermer.

En Angleterre, les éventails étaient à la mode du temps d'Henri VIII. Un superbe éventail, garni de diamants, fut présentée à la reine Elisabeth. Parmi les présents reçus par Cortès de la part de Montézuma, se trouvaient cinq éventails en plumes, de différentes couleurs.

Sous Louis XIV, changement complet. L'éventail est en papier ou en étoffe, plissé, orné de peintures qui parfois sont de véritables chefs-d'œuvre.

Depuis, il a subi des modifications profondes. Le siècle dernier nous a donné des éventails à lorgnettes, d'autres de formes ovale, d'autres petits, appelés lilliputiens, etc.

L'éventail a eu aussi un autre usage. Introduit dans l'église sous le nom de "flabellum", il servait à empêcher les insectes de tomber dans le calice. On en avait encore un au XVIIIe siècle, conservé dans l'abbaye de Tournus. Il était couvert d'inscriptions latines, commençant par ces mots :

"Flaminis hoc donum, regnator summe polorum."

"Oblatum puro pector sunc libens."

"Souverain maître du ciel, reçois avec bonté ce don que nous t'offrons d'un cœur pur."

Après la Chine et le Japon, la France est le pays le plus renommé

pour la fabrication des éventails, mais on en fabrique aussi de magnifiques aux Etats-Unis, en Angleterre, à Bruxelles, à Genève et à Vienne.

LOUISA.

A TRAVERE LES REVUES

La *Femme contemporaine*, 30, rue de la Vieille-Monnaie, Besançon, nous donne un numéro d'octobre des plus intéressants.

C'est d'abord M. Léon de Seilhac, qui étudie ce régime collectiviste, où le régime de "Louis XIV succédant à celui du Seigneur de Dumondois," le peuple, selon le mot de Jean Grave, serait un monarque aveugle et facile à conduire, constate que l'on ne ferait que changer de bourgeois, et termine son étude par la Révolution prochaine par cette conclusion :

"Donc la société communiste est impossible à instaurer, et la société collectiviste laisse subsister tous les abus de la société capitaliste et en exagère les défauts."

Puis sur l'Ouvrière aux Etats-Unis, sur sa condition à l'usine, sur sa vie privée, son surmenage et sur le travail des petits enfants, M. P. Froment, guidé par Mmes Van Vorst, fournit quelques pages pleines de renseignements.—Ensuite M. Armand Praviel parle mélodieusement de Laure de Noves, qui inspira de si beaux vers à Pétrarque. Et M. Alphonse Germain esquisse une autre figure féminine, celle de sainte Colette de Corbie, qui eut une action sociale si importante.—Sur le congrès de Berne, Mme Renée Pingrenon achève de nous documenter.—Et pendant que M. Le Cholleur nous montre les femmes peintres qui ont exposé au Salon des Artistes français, M. M. Montandon parle de ceux de nos artistes qui ont exposé à Munich.—Mme la comtesse de Custine, dans la femme dans notre hémisphère, fournit d'intéressants renseignements sur la femme annamite.—Sur la Semaine sociale de Lyon, Testis donne quelques pages fort instructives.—Puis après une étude très forte et pleine de philosophie de M. C. Mano sur le Problème social au théâtre, vient une partie bi-

bliographique, où l'on remarque un excellent compte rendu de l'ouvrage de M. Pernot sur Les droits de la femme mariée, sur les produits de son travail. R. D.

Les larmes humaines

Le "Family Doctor" est informé par un médecin qui revient de Perse que là-bas les larmes sont encore considérées comme un remède contre certaines maladies chroniques.

A chaque enterrement on met dans une bouteille les larmes des assistants en procédant de la façon suivante :

Chacune des personnes atteintes par la mort du défunt, reçoit une éponge destinée à s'essuyer les yeux et après l'enterrement ces éponges sont présentées au prêtre qui les presse au-dessus d'une bouteille qu'il conserve soigneusement.

Un Nouvel Almanach

Nous avons le plaisir d'accuser réception de l'ALMANACH WINGATE de 1905 publié par The Wingate Chemical Co., Ltd., de Montréal, propriétaires de quelques-unes des médecines patentées les plus populaires, telles que Sirop du Dr. Coderre pour les Enfants, Stanton's Pain Relief, Sprucine McGale, et, etc.

Cet Almanach contient, outre les annonces ordinaires, une foule de renseignements utiles tels que prédictions de la température, calendrier religieux, recettes culinaires, anecdotes, etc., en rendent la lecture intéressante à tous, jeunes et vieux.

Les propriétaires se feront un plaisir d'envoyer cet almanach *gratuitement* à tous ceux qui en feront la demande.

Le Théâtre National donne cette semaine un grand spectacle : *Le Massacre des Innocents*, qu'il a fallu monter à grands frais et grands soins. Evidemment le directeur de ce théâtre ne ménage pas ses peines pour procurer à ses abonnés des distractions toujours nouvelles. Qu'on ne se figure pas cependant, que tous les innocents soient immolés, cette semaine au Théâtre National. Rassurons-nous, il en survivra encore à cette hétéacombe, à Montréal et ailleurs.



LE COIN DE FANCHETTE

Bonne et heureuse année aux abonnés et correspondants du *Journal de Française*. Je souhaite que la nouvelle année apporte à tous quelque bonne raison d'aimer la vie.

Glanceuse. — Je n'ai pas trop bien compris si vous avez signé : Glanceuse ou Flâneuse. J'espère que la réponse vous trouvera sous l'un ou l'autre de ces pseudonymes. Si vous ne voulez ou ne pouvez faire vos visites, adressez à chaque maison que vous visitez d'ordinaire, votre carte de visite. Vous ne donnez pas sur la carte la raison de cette abstention. Dans tous les cas, celle que vous m'avez donnée n'est pas, à mon avis, suffisante pour vous excuser de ne pas remplir ce devoir social.

Charlot. — Je suis bien en retard mon ami, pour répondre à votre point d'interrogation, et voilà le temps des étrennes à peu près passé... Le parfum le plus nouveau — je dois cette information à une amie, car de moi-même, je ne sais rien de rien — est *Le Parfum Révé*. Ça doit être subtile, embaumant et doux un parfum comme cela. N'est-ce pas ?

Roch, Sembra, Brête. — Que Dieu vous le rende !

Cécilia. — Un ami me racontait hier qu'il était sorti de fort désagréable humeur de la messe de minuit, sans savoir au juste à quoi attribuer son "état d'âme". — Je sais la raison de votre ennui, lui répondit quelqu'un à qui il s'en ouvrait, vous êtes désappointé parce que la messe de minuit, maintenant, n'est plus la messe *pieuse* ! — Je trouve l'adjectif fort typique. Ce que disent les messes de minuit dans nos villes, depuis quelques années, peuvent enchanter le goût musical des amoureux des *fa dièze*, et, des *mi bé mol*, mais ne parlent en aucune façon ni au cœur ni à l'esprit. On prépare de jolies traditions à nos arrière-neveux, ma chère Cécilia. En une époque comme la nôtre où l'irréligion et

le sophisme sont en grand train de nous envahir, si on détruit la source des pures et religieuses émotions, c'est faire une large concession à l'incrédulité. Vous pouvez protester, Cécilia, et vous aussi, Pandolphe, qui m'écrivez dans le même sens, cela ne changera pas grand'chose, mais, je comprends, que de temps en temps on éprouve le besoin de se révolter tout haut. Il y a longtemps, pour ma part que je l'ai fait, et plus, j'avance dans la vie, moins je regrette mes indignations. Ce qui me fait crier aussi, c'est de faire de la messe de minuit une spéculation. C'est, du moins, ce que l'on est en droit de conclure, si l'on en juge par les prix que l'on exige pour une place ou un banc dans la plupart de nos églises. A quoi peuvent servir tous les beaux discours sur le renoncement aux richesses et le détachement des biens matériels, quand on constate que dépourvu de cet argent qu'on veut bien mépriser, en de beaux textes, on ne peut pas même espérer un siège dans la maison de Dieu ? C'est pour adorer un Dieu dans une crèche, né au milieu d'un dénuement complet, qu'il faut payer à prix d'argent un aussi émouvant spectacle. Ah ! quel gigantesque fouet prendrait donc encore Jésus, si, reprenant son enveloppe humaine, il revenait sur la terre, chasser les vendeurs de ses temples !

Institutrice. — Je constate que la solution du problème de la survivance vous intéresse particulièrement. Hélas ! le dernier mot de cette affaire n'est pas encore dit, et, il se peut qu'il s'écoule encore bien des grains dans le sablier des âges avant qu'il ne soit connu. Il y a quelques années des fouilles ont été faites dans le cimetière de Ste. Marguerite, à l'endroit où l'on déclarait, inhumé, l'enfant mort au Temple. En effet, on trouva un cercueil de plomb renfermant des ossements, mais ils ne pouvaient être ceux du dauphin, mort à cinq ans, comme

vous le savez, mais plutôt ceux d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans. Les partisans de la survivance affirment maintenant que le petit Louis XVII n'a pas été enterré au cimetière de Sainte Marguerite. Tout demeure donc mystère dans cette triste histoire. 2° Il paraît qu'on peut prouver que Louis XVIII savait que son neveu n'était pas mort au Temple et qu'il était encore vivant pendant son règne.

Petite Mère. — Je vous approuve fort. Oui, il faut conserver la tradition du "Petit Jésus" des étrennes aux enfants. Quelle poésie a pour l'enfance ce grotesque bonhomme qu'on appelle San a-Claus ? Mais il a fallu suivre la mode anglaise, voyez vous. Et le "petit Jésus" de nos pères, de nos ancêtres, le "petit Jésus" français, remplacé par un buveur allemand, est allé rejoindre les vieux Noël et les saines émotions des temps jadis. — Tous les magasins se sont empressés de copier Morgan et Carsley ; je m'amusais — on plutôt je m'attristais — à lire ces annonces à l'époque des fêtes et toutes ces caricatures pour annoncer ces événements de Noël et du Jour de l'An. Une seule m'a procuré un réel plaisir, c'est celle de la maison Letendre et Fils. Et je la signale ici, non pour lui faire une inutile réclame, mais pour lui donner la mention qu'elle mérite : au lieu du vulgaire Santa-Claus, on voyait les anges de Bethléem, et le "petit Jésus" français s'appêtant à distribuer des cadeaux à domicile. Vrai, j'aurais aimé serrer la main de celui qui a dirigé le goût du dessinateur. En tout cas, je le félicite cordialement.

Québécoise. — Je suis tombée, l'autre jour par hasard sur les *Conférences aux dames de Lyon*, de Mgr. Mermillod, et ce passage que je vous cite textuellement m'a plu à l'extrême : "Vous vous attendrissez, dit-il, sur le sort de ces pauvres enfants que des mères sans entrailles abandonnent aux pourceaux

es rues et aux poissons des fleuves... Mais vous oubliez, Mesdames, que vos premiers Chinois, ce sont vos maris..."

Il y a une si bonne vérité dite sur cette forme plaisante.

Les autres correspondants sont forcément remis à une autre quinzaine.

FRANÇOISE

MESDAMES. Voulez-vous retenir vos maris à la maison, servez-vous du parfum Farnese de Violet que vous vous procurerez à la Pharmacie d'Hercule Barré. Pas un ne résistera à vos charmes.

EN GLANANT

Un professeur des lycées de Paris, en même temps maître de conférences à l'École normale supérieure, donnait des leçons d'histoire à la princesse Clotilde. Ces leçons n'avaient ni la méthode ni la régularité classique des cours des lycées. A propos d'histoire, on faisait des excursions fréquentes dans le domaine de la littérature. Un jour qu'on parlait de Lamartine, le prince Napoléon entre subitement, écoute un instant, puis, s'adressant au professeur: "Que pensez-vous de Victor Hugo? Cette interpellation jetait le professeur dans un grand embarras: Louer sous l'empire, l'auteur de Napoléon le Petit, c'était scabreux; le critiquer, le rabaisser, n'était guère d'un homme de goût. Aussi, le malheureux professeur patageait dans un mélange d'éloges et de critiques, quand tout à coup le prince Napoléon l'interrompant: "Tenez, s'écria-t-il, votre Victor Hugo, je ne puis pas le souffrir; il n'a fait qu'une bonne chose en toute sa vie." "Ah! s'empressa de dire le maître, les Feuilles d'automne."—Non, répliqua le prince, les "Châtiments."

On voit d'ici la tête du professeur.

Une campagne contre... le baiser

C'est une docteresse américaine, miss Anna Hatfield qui s'est mise à la tête de ce mouvement.

D'après elle, l'habitude de s'embrasser est une coutume barbare et anti-hygiénique pire que l'alcoolisme et que la loi devrait interdire.

Mis Hatfield déclare qu'une personne ne devrait pas en embrasser

une autre sans s'être au préalable lavé la bouche avec un antiseptique assez efficace pour détruire les bactéries qu'elle contient toujours.

L'hygiène est inexorable.

A la recherche d'une langue universelle.

De temps à autre, on discute dans tous les pays et dans toutes les langues, de la nécessité d'un idiome universellement entendu et parlé.

Les difficultés qui s'élèvent contre la réalisation d'un semblable projet sont sans nombre. Mais les philologues, gens tenaces, ne désespèrent pas de les vaincre un jour.

Quelques-uns d'entre eux, dernièrement, ont failli—quoique parlant des langues différentes—s'entendre et choisir le japonais comme langue universelle.

Les motifs de cette prédilection? le japonais est une langue très claire, très concise. De plus, c'est la langue la plus jolie du monde, si jolie qu'il est impossible de se mettre en colère en japonais.

Quand donc parlerons-nous tous japonais?

RECETTES FACILES

Taffy aux amandes.—Faites dissoudre dans une casserole la moitié d'un bol de beurre; ajoutez deux bols de sucre. Faites bouillir, et lorsque le sirop sera à peu près cuit, ajoutez un bol à café d'amandes blanchies et pilées; laissez bouillir jusqu'à ce qu'après l'avoir essayé dans l'eau, le sirop devienne cassant. Versez sur un plat ou une lèche-frite beurrée, et coupez par morceaux carrés. Laissez refroidir.

Oranges cristallisées.—Pelez les oranges avec soin, et enlevez bien, autant que possible, les peaux blanches à l'intérieur; avec les doigts, séparez-en les différents quartiers, prenant garde de ne point les briser. Enlevez les pépins, et placez les quartiers sur un plateau que vous mettrez en arrière du poêle ou au-dessus du fourneau, pour les faire sécher. Faites un sirop avec une livre de sucre et une chopine d'eau, jusqu'à ce que le sirop durcisse dans l'eau (après l'avoir essayé). Enlevez du feu et plongez y les quartiers d'orange. Mettez les ensuite sur un tamis (sous lequel vous tiendrez un plateau afin de ne point perdre le surplus du sirop). En se refroidissant, le sirop se cristallise, et cela fera un dessert charmant.

Conseils Utiles

Macarons au chocolat.—Mettez trois onces de chocolat dans une saucépan et laissez fondre sur un feu lent. Faites ensuite une pâte épaisse avec une livre de sucre fin et les blancs de trois œufs. Roulez de l'épaisseur d'un quart de pouce. Coupez en petits ronds, que vous mettrez dans une saucépan bien beurrée et saupoudrée de farine et de sucre en égale quantité. Faites cuire dans un fourneau chaud, mais pas trop vif.

Conservation des fourrures.—Quand le moment de quitter les fourrures et les vêtements de laine est arrivé, on doit les secouer avec le plus grand soin et ensuite les battre. On les dépose dans une boîte ou un carton dont on a bouché les joints avec du papier collé à l'intérieur, afin d'éviter l'introduction des insectes. Pour fermer la boîte, on la couvre d'une serviette pliée en quatre, ou bien on y met le couvercle qui doit être un peu forcé et alors on bouche la jointure avec une bande de papier collé. On ne doit pas, dans le courant de l'été, visiter les fourrures ou les étoffes de laine, comme on le fait trop souvent, ni les exposer à l'air, ce qui permet aux insectes d'y déposer leurs œufs. Il est utile de mettre dans les boîtes un peu de poudre de naphthaline. Si, avant d'enfermer les objets, on s'apercevait que les insectes s'y sont introduits, on s'en débarrasse à coup sûr avec la naphthaline ou de la poudre de pyréthre. Ces poudres peuvent aussi servir pour garantir les effets que l'on ne veut pas enfermer hermétiquement; après avoir répandu sur les effets, on les plie dans une enveloppe qui les entoure plusieurs fois et que l'on a soin d'attacher solidement.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et
Parfumeurs
2365 STE-CATHERINE Ouest
Pres de la rue Peel MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, shampooo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

* PAGE DES ENFANTS *

Les Roses de Noël

Une fois — il y a longtemps, bien longtemps — vivaient sous un toit de chaume deux créatures qui s'aimaient tendrement.

L'une d'elle se nommait Onésima et, par abréviation, Osima. C'était une vieille femme, ratatinée, courbée, mais encore ingambe.

Personne n'aurait pu croire qu'elle avait été jeune au temps jadis, n'eût été la ressemblance de son visage parcheminé retrouvée dans les traits de sa compagne, toute menue, toute gracieuse, toute joliette.

Un bouton de rose s'entr'ouvrant en un matin de mai n'est pas plus frais que ce visage d'enfant ; une colombe n'a pas des yeux plus doux que les yeux de la petite Hellie.

Les voisins d'Osima se faisaient un devoir de travailler à tour de rôle son unique champ, parce qu'elle était veuve et âgée. Aussi sa huche n'était-elle jamais vide de pain.

Le seigneur de la contrée—la légende ne dit point le nom de cette contrée—était un homme bon, aux malheureux pitoyable. La veuve s'en allait avec la fille de son fils, quérir dans les taillis environnants tout le bois nécessaire à son foyer, sans avoir rien à redouter de la part du garde des domaines seigneuriaux.

Pareille liberté était acquise aux deux femmes pour mener paître sous bois leur chèvre Myrta ; en sorte que la chèvre donnait un lait abondant.

Contentes à ce modeste prix, la vieille et son enfant ne demandait qu'à être ensemble pour être heureuses.

Osima ne voyait ici-bas rien de comparable à sa petite-fille. Hellie n'aimait rien au monde comme les cheveux blancs, les joues ridées et les contes merveilleux de son aïeule.

Mais le parfait bonheur est-il de cette terre ?

La vieille Osima craignait les sortilèges — car en ce temps-là on croyait

aux sorciers— et cette crainte l'empêchait d'être très heureuse.

Hellie aimait les fleurs, toutes les fleurs, mais surtout les roses. Des roses de tous coloris et de toutes nuances, des roses écloses dès l'avril et des roses s'épanouissant encore sous le soleil d'automne ; c'était la gloire du petit jardin entourant leur chaumine, c'était la joie d'Hellie et sa seule vanité.

Mais quand la froide saison étendait sur le jardinet son manteau de frimas, adieu les roses, et voilà le nuage qui voilait le bonheur de l'enfant.

Blaise Manouz, le sorcier, était fin et subtil... comme un sorcier.

Quand Blaise voyait la petite Hellie occupée à laver, dans le clair ruisseau, ses hardes et celles de sa grand'mère, ou bien s'il la voyait partir, menant Myrta au pâturage, alors il s'approchait de la chaumine, assuré de n'en pas sortir les mains vides. Car, en l'absence de l'enfant, la veuve osait plus librement questionner le sorcier.

—Blaise Manouz, disait-elle, avez-vous vu ma petite Hellie ?

—Je l'ai vue, Osima, je l'ai vue, elle est fraîche comme la fraîche aurore.

—Oui, grâce au Ciel murmurait la vieille femme, l'enfant est rose, elle est joyeuse... Cependant, Blaise Manouz, voyez-vous, je tremble sans cesse...

—Vous avez éprouvé tant de malheurs ! répondit le sorcier d'un air de fausse compassion.

—De tous ceux que j'ai aimés, il ne me reste qu'elle, soupirait la veuve.

—Mère Osima, beaucoup de malheurs arrivent parce que l'on n'a pas soin de faire conjurer le mauvais sort. Mais, rassurez-vous, reprenait le fourbe, je le conjurerai à votre égard ; nul maléfice n'atteindra la fille de votre fils.

Ayant ainsi parlé, Blaise pouvait demander toutes choses en la possession de la pauvre vieille : un setier de son plus beau froment, les meilleurs fromages du lait de sa chèvre, ou

même les quelques deniers contenus en son escarcelle de veuve.

Osima eût vidé jusqu'au fond son vieux bahut, afin de n'attirer aucun maléfice sur la tête de son enfant aimée.

Le rusé Manouz avait su trouver, pour en tirer profit, le défaut de la cuirasse en cette âme de mère ; de même, cherchait-il le point vulnérable de l'âme enfantine.

Un jour d'hiver, il rencontra la petite fille seule au logis.

—Vois-tu ces roses ? lui dit-il.

—Des roses ! et la neige couvre toute la campagne !

—Ce sont là des roses qui jamais ne fanent. Prends, petite Hellie, et tout l'hiver tu les verras s'épanouir sous tes yeux.

La fillette, extasiée, donna sans regret, pour ce bouquet de roses, ses longues tresses d'or.

Était-ce des roses magiques ou simplement des fleurs au parfum artificiel comme leur corolle ?

Aujourd'hui, le plus petit bambin villageois n'y serait point trompé. A cette époque, les fleurs artificielles étaient choses rares et merveilleuses inconnues de nos deux humbles femmes.

L'aïeule, quand elle revint, pleura la chevelure d'or qu'elle aimait tant ; toutefois, elle n'osa murmurer, dans la crainte des *mauvais sorts* dont Blaise Manouz, croyait elle, disposait à son gré.

Voyant deux larmes perler au coin des paupières ridées de la bonne vieille, Hellie songea qu'elle avait mal agi en disposant de sa blonde parure sans en avoir obtenu permission.

Comme elle était pieuse, elle demande pardon au bon Dieu d'avoir affligé sa grand'mère.

Et comme elle aimait beaucoup cette excellente grand'mère, elle se jeta dans ses bras en déplorant sa désobéissance.

Osima pardonna de bon cœur et, afin d'en donner la preuve à son en-

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

fant, elle simula un grand plaisir à contempler les roses du sorcier.

Si le bon Dieu agréa également le repentir de la petite fille, la suite du récit va nous le dire.

Depuis plusieurs semaines, les roses de Blaise Manouz fleurissaient inaltérables, quand, un soir de décembre, Hellie étant seule au logis, quelqu'un frappe un coup discret contre l'huis fermé. L'enfant, ayant ouvert se trouve en présence de trois personnes: un homme d'aspect vénérable, une jeune Dame d'une céleste beauté, un petit Enfant endormi dans les bras de la Dame.

— Nous sommes des voyageurs égarés, dit l'homme vénérable.

— Entrez ! répond la petite fille, saisie d'un respect profond, émue d'une inexplicable joie ; entrez, je vous prie, chauffez-vous . . . Justement, grand-mère vient de placer dans l'âtre la grosse bûche de Noël.

Tout en parlant, Hellie dépose sur la table ce que recelait le bahut en prévision de l'humble festin de réveil-lon pour la nuit prochaine.

Dans le même moment rentre Osima ; elle salue ses hôtes inconnus et renouvelle de bon cœur l'invitation déjà adressée par sa petite-fille.

Mais voici le bel Enfantelet qui se réveille et qui pleure, étendant ses petites mains vers le bouquet de roses

— Oh ! madame, demande la fillette, que désire votre tant bel enfant ?

— Il voudrait ces fleurs.

Sans hésiter une seconde, Hellie présente les roses aux petites mains tendues qui s'en saisissent.

— Ma fille, murmure très bas l'aïeule, tremblante, ne crains-tu pas les maléfices de Blaise Manouz ?

Mais Hellie secoue la tête. Que lui importe la colère du sorcier ? Elle ne songe qu'au sourire divinement radieux dont l'aimable Enfant vient de la remercier.

La jeune mère vient d'un mot calmer les alarmes de l'aïeule.

— Ne craignez rien, dit-elle avec une

autorité sereine, cet homme ne vous pourra faire aucun mal.

Depuis ce jour, le sorcier ne reparut jamais dans l'humble chaumière.

Les voyageurs se retirèrent en louant la charité de leurs hôtes.

Quelques heures plus tard, l'aïeule et sa petite fille s'agenouillaient en l'église de leur village devant la crèche rustique. Soudain, toutes deux tressaillent ; elles échangent un regard, puis se mettent à pleurer doucement : sur la paille où repose le divin *Enfançon*, un bouquet de roses est placé . . . Ces roses, les deux femmes les ont recon-nues.

De retour en leur cabane, elles trouvent un réveillon servi ; mets aussi savoureux n'avaient jamais approché de leurs lèvres.

Après ce repas et l'action de grâces qui le suit, elles vont se reposer et paisiblement s'endorment.

En se réveillant au jour levé, Osima voit les blondes tresses de son enfant tomber sur ses épaules plus longues, plus soyeuses qu'auparavant.

Peu d'instants après, Hellie traverse le jardinet, allant puiser de l'eau à la fontaine ; tout à coup, elle pousse un cri d'admiration et de joie :

— Des fleurs, grand-mère ! Venez vite voir ! De vraies fleurs vivantes !

A cette heure, l'enfant en a l'impression bien nette, les fleurs du sorcier ne vivaient pas.

L'aïeule accourt et voit, aux pieds de sa petite-fille, une touffe de fleurs dont les pétales semblent formés d'un moelleux satin blanc ; perçant la neige, plus blanches qu'elle encore, ces fleurs se balancent, portées sur une longue tige d'un vert rosé.

Depuis ce jour, elles ont continué à orner les jardins au plus fort de l'hiver, alors qu'ont disparu toutes les autres fleurs.

On leur a laissé le nom que leur donna la reconnaissance d'Hellie. On les appelle les "Roses de Noël".

PAUL-LOUIS D'ELBES.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

L'arrière du vaisseau la porte à sa
mature,
Bien solide, exposé à la fureur du
vent,
C'est un gracieux ornement,
Bien comme dans l'architecture,
Offrant à nos regards les fruits dont
la nature
Aux hommes fait le doux présent.
A l'angle de l'autel, témoin du sacri-
fice
Dès la plus haute antiquité
Ce que font trop souvent le lecteur, la
lectrice,
Au livre qu'ils ont feuilleté.
Mais il est temps que je finisse
Tu sauras la trouver, sans plus ample
leçon
Servant au canonnier et puis comme
fossile ;
Enfin, ce qui rendra ton travail plus
facile,
La voir chez le taureau, chez le coli-
maçon.

Histoire du Canada

Nommez deux tentatives des An-
glais pour s'emparer du pays après
1701 ?

— : o : —

Mois pour Rire.

On présente au petit Toni un négri-
lon de cinq ans. Toni considère lon-
guement l'enfant des tropiques, puis
gravement, pour entrer en conversa-
tion !

— De qui es-tu en deuil, dis ?

Bébé a vu un monsieur fermer son
chapeau mécanique. Cette galette
noire l'a extrêmement amusé.

Il va prendre aussitôt le chapeau
haute forme de son oncle et le lui rap-
porte à l'état d'accordéon.

— Pas amusant ton chapeau ; j'ai
eu beaucoup de peine, va ! je me suis
assis trois fois dessus, et encore j'ai
pas pu le fermer.

• Par le Droit Chemin •

HENRI ARDEL

Suite

V

Cette idée de la fatigue de René, qu'elle voyait toujours menacé de fièvre cérébrale ou de méningite, était la hantise de Simone. Et ce soir-là, tandis que délivrés enfin de toute présence étrangère, ils bavardaient intimement, assis devant le feu, elle examina avec avidité, à la lueur des flammes, le visage de son fiancé.

—Alors, René, vous me promettez, la vérité, vraie, que vous n'avez pas eu mal à la tête cette semaine?

—Pas du tout, ma petite aimée, je vous le promets. Soyez en paix et parlons de vous, que je n'ai pas vue depuis quatre jours. C'était bien long!

Avec amour, il la contemplait, toute rose d'avoir été battue, dans l'après-midi, par l'air glacé de novembre. Le reflet du foyer frôlait sa blouse de soie blanche, allumait des éclairs sur les menus souliers vernis qui cherchaient la flamme, baignait de clarté les beaux cheveux d'ombre, le petit menton résolu et fin, les lèvres souples que le sang empourprait... Et tous deux se sentaient très heureux, seuls dans ce salon hospitalier, fleuri de violettes, où la lumière était discrète sous le voile rose de l'abat-jour.

Brusquement, Simone releva sa tête un peu penchée vers les braises incandescentes; car, encore une fois, quelqu'un entra dans le salon. C'était Anne, en tenue de sortie, enveloppée dans sa veste de fourrure. Sous la voilette, ses yeux et ses lèvres eurent un sourire très bon vers les deux jeunes gens qui s'étaient levés pour venir à elle.

—Eh bien, les enfants, vous causez sagement au coin du feu?... Il fait bon chez vous! Dehors c'est glacial, ce soir.

—Anne chérie, viens vite te chauffer.

—C'est-à-dire que je vais tout de suite ôter mon chapeau, car le dîner va être annoncé.

—Ah! j'oubliais... Anne, il y a là une dépêche qui est arrivée tout à l'heure pour toi.

—Une dépêche?...

Elle jeta son manchon sur la table, troublée par l'inquiétude vague qu'éveille trop souvent la vue d'un billet bleu.

Simone et René s'étaient remis à causer, debout devant la cheminée. Une sourde exclamation d'Anne leur fit soudain tourner la tête.

—Simone, quelle nouvelle!... Ta marraine a été frappée ce matin d'une congestion très grave. Nous sommes demandées tout de suite!

—Oh!!! fit Simone saisie.

Anne, un peu pâlie, continuait, avec un regard vers la pendule:

—Quelle heure est-il?... Sept heures. Il doit y avoir un train ce soir. M. Soraize, je vais vous envoyer

l'Indicateur et vous aurez l'obligeance d'y regarder, pendant que je vais parler à mon père. D'après la dépêche, nous n'avons guère une minute à perdre!...

Tout bas, Simone laissa échapper:

—Ah! René, notre pauvre soirée!

Elle avait été trop détachée de Mme Dalbigny par leur dernière entrevue pour éprouver, à son égard, plus que la pitié éveillée par le malheur d'un être qui souffre.

Il dit, caressant les larges ondes des cheveux noirs:

—Chérie, nous retrouverons d'autres soirées pour remplacer celle-ci... Maintenant, il faut songer surtout à être bien vite auprès de votre marraine, puisque les instants semblent comptés... Pensez que, peut-être, elle regrette sa dureté, se sentant très mal...

—Pauvre, pauvre femme! murmura Simone, bouleversée par la pensée d'une mort possible à laquelle, tout d'abord, elle n'avait pas songé.

Anne revenait, ayant vu l'heure du premier train dans la soirée. Tout de suite elle avait fait télégraphier l'annonce de leur arrivée à Amiens afin qu'on les attendît et elle envoyait Simone faire, en hâte, de menus préparatifs...

Tout cela était si soudain que la jeune fille se sentait envahie par la sensation de se mouvoir en un rêve très pénible dont elle ne parvenait pas à se réveiller.

Comme dans un cauchemar, elle se vit emmenée vers la gare; elle sentait sa main serrée fortement par celle de René, qui lui murmurait de bonnes paroles de tendresse; elle reçut les baisers de son père et de Jean; puis, à travers la nuit glaciale, elle se trouva emportée, blottie contre sa sœur, contemplant à travers la vitre voilée de buée, de vagues silhouettes d'arbres, de maisons qui fuyaient sous son regard.

Quand elles entrèrent en gare d'Amiens, un peu avant minuit, elles trouvèrent, sur le quai, le domestique de Mme Dalbigny, qui les attendait.

—Eh bien! quelles sont les nouvelles? questionna Anne rapidement.

—Très mauvaises, mademoiselle. Madame ne parle plus. Le médecin dit qu'il ne pense pas qu'elle passe la nuit.

Simone frissonna. Vraiment, elle eût voulu, de toute son âme, pouvoir rendre à la pauvre femme la vie qui lui était enlevée. Elle ne se souvenait plus de ses dures paroles dans leur dernière entrevue, de l'adieu glacé, mais des jours où Mme Dalbigny avait été bonne pour elle. Et tandis que la voiture les conduisait vers la grande maison, elle se rappelait la souriante humeur avec laquelle, deux mois plus tôt, sa marraine écoutait ses récifs sur Mers, alors que toutes deux revenaient de la gare. Si elle avait impitoyablement repoussé Soraize, c'est qu'elle ne le connaissait pas...

La voiture s'arrêta. Le domestique ouvrit la grand'porte. En haut de l'escalier, une religieuse demanda, d'un voix sans timbre:

—Ce sont ces dames?

Le cercle lumineux d'une lampe qu'elle tenait à

la main détachait son ombre sur la muraille.

—Ma sœur, arrivons-nous à temps? murmura Anne.

—Oui, madame, mais bien juste... Madame ne vous reconnaîtra pas... C'est la fin.

—Elle a été atteinte quand?...

—Ce matin, par le froid... Elle a voulu sortir, bien qu'on l'ait prévenue que la température était terrible. On l'a ramenée sans connaissance. Elle a retrouvé un peu ses esprits et elle a dit quelques mots... " Voir Simone... Testament..." Je crois bien qu'elle aurait voulu ajouter quelques paroles, mais elle n'a pas pu. Elle a seulement répété plusieurs fois les mots que je vous dis. Et puis, elle n'a plus parlé. Sa femme de chambre a déclaré que Mlle Simone était sa filleule. Alors, nous vous avons envoyé la dépêche.

La religieuse expliquait tout cela, de sa voix tranquille et douce, arrêtée au seuil de la chambre, cette chambre où Simone avait passé une heure si cruelle!

—Chérie, sois courageuse, lui murmura Anne, qui voyait son visage creusé par l'émotion.

Elle inclina la tête et, se raidissant par un sursaut de volonté, elle suivit Anne dans la chambre. Alors elle aperçut, renversé sur l'oreiller, le visage contracté de Mme Dalbigny, dont les paupières étaient closes.

Instinctivement, elle se laissa glisser à genoux et tout bas, le cœur treint par l'angoisse et la pitié, elle murmura, sans penser :

—Ah! marraine, marraine, dites-moi que vous n'êtes plus irritée contre moi!... Vous m'avez appelée... Je suis là, près de vous!...

Mais les yeux restèrent fermés, les traits inertes; seules, les mains s'agitaient d'un geste machinal.

Des mots de prière montèrent aux lèvres de Simone. De toute son âme, elle les disait, demandant avec la foi des jeunes, une guérison impossible.

Anne, qui observait le visage de Mme Dalbigny, se pencha vers elle :

—Chérie, il ne faut pas rester plus longtemps dans la chambre... Viens avec moi...

Et Simone était si brisée d'émotion, que, docile comme un enfant, elle se leva et se laissa emmener dans une autre pièce...

Quand, le lendemain, elle ouvrit les yeux, la dernière minute était venue pour Mme Dalbigny.

La cérémonie funèbre eut lieu en grande solennité, le deuil conduit par le colonel de Broye. Dans la foule des assistants, Simone reconnut au passage la petite Mme Saran, dont les yeux pâles étaient pleins de larmes, et son fils qui, digne et froid, la salua cérémonieusement.

Elle, d'ailleurs, n'y prit point garde. Elle n'avait plus qu'une pensée: retourner vite à Paris où l'attendait René, oublier près de lui les souvenirs funèbres qui la hantaient.

—Ainsi, Anne, nous repartons à quatre heures?...

—Oui, mon petit. J'ai encore quelques arrangements à prendre, puis je vais te rejoindre pour ter-

miner les sacs de voyage. Veux-tu les commencer en m'attendant?...

Anne, appelée au dehors, sortit rapidement du salon et Simone se préparait à lui obéir, quand la porte s'ouvrit secrètement et la voix du domestique prononça :

—Si monsieur veut entrer, je vais prévenir le colonel et mesdemoiselles de Broye.

Simone bondit hors du fauteuil où elle était demeurée songeuse. Mais il était trop tard pour fuir. Le visiteur, un homme d'un cinquantaine d'années, avec des favoris grisonnants, entra, et, l'apercevant, l'arrêta du geste, tout en s'inclinant devant elle :

—Mademoiselle Simone de Broye, sans doute.

—Oui, monsieur.

—Alors, mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour demeurer, car j'ai à vous entretenir, ainsi que monsieur votre père. J'étais le notaire de Mme Dalbigny, Maître Debuc.

Simone, étonnée, s'assit, indiquant un siège au notaire. Il y eut un silence. Maître Debuc semblait méditer; mais ses petits yeux gris, très vifs, observaient Simone, pensive, son jeune visage nimbé par le rayon du soleil qui filtrait à travers la dentelle des rideaux.

Le colonel arrivait, puis Anne. Les présentations faites, Maître Debuc reprit :

—Mesdames, colonel, je ne veux pas vous retenir, sachant que vous partez cette après-midi. Mais je devais vous faire une communication, avant que vous ne quittiez Amiens. Mme Dalbigny a laissé un testament dont la teneur intéresse Mlle Simone de Broye, ici présente, je crois.

—M'intéresse, moi? jeta Simone stupéfaite.

—Oui, mademoiselle. Ce testament a été déposé à mon étude par Mme Dalbigny, il y a une année.

Maître Debuc s'arrêta un peu et feuilleta des papiers dans sa serviette entr'ouverte. Simone, effarée, le contemplait; Anne et le colonel attendaient. Il continua, étirant ses favoris d'un geste qui paraissait lui être familier :

—Ce testament m'a donc été remis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je suis charmé, mademoiselle...—il salua Simone—de vous annoncer que vous êtes héritière des bijoux et mobilier de Mme Dalbigny, plus d'une somme de cinq cent mille francs à valoir sur la totalité de sa fortune; les cent mille francs restant, affectés à un cousin éloigné de ma cliente. Le testament dont je vais vous donner lecture éclairera votre religion, bien mieux que toute mes paroles.

Il prit une feuille, et la voix monotone, l'articulation nette, il commença la lecture de l'acte. Simone ne l'entendait même pas. Elle ne comprenait qu'une chose, incroyable, inouïe!... Elle n'était plus pauvre. La misérable question d'argent ne la séparait plus de René Soraize à qui elle allait avoir la joie de rendre un peu de sa fortune perdue... Était-ce vraiment une réalité, ce bonheur soudain, qui venait ainsi à elle?... Bouleversée, elle regardait son père et Anne qui, eux, écoutaient, attentifs. Le notaire se tut et Simone ren-

contra les yeux de sa sœur, un peu humides, qui lui souriaient, tout pleins d'une infinie tendresse.

—Anne, c'est vrai? fit-elle naïvement.

—Ce que monsieur vient de t'annoncer?... C'est vrai, mon enfant chérie.

—Mais, Anne, père, vous vous souvenez bien de ce qu'avait dit et écrit marraine... Je ne comprends pas... Monsieur...

Elle se tournait d'un élan impérieux vers le notaire qui souriait, lui aussi:

—Monsieur, vous ne vous trompez pas?

Il se mit à rire franchement.

—Mademoiselle, il n'y avait pas là matière à erreur de ma part, car ma seule mission était de vous transmettre un testament absolument inattaquable.

—Mais c'est que...

Elle hésita un peu; puis spontanée, elle articula, pour être délivrée de tout scrupule:

—C'est que ma marraine avait été fort contrariée de ce que je souhaitais faire un mariage autre que celui qu'elle voulait pour moi... Elle m'avait déclaré, qu'en ces conditions, elle me déshériterait... Alors, je ne m'explique pas...

Maître Dubuc réfléchissait, le visage rembruni.

—Il ya longtemps que Mme Dalbigny vous avait fait connaître cette décision?

—Six semaines, près de deux mois.

—Je l'ai revue une fois depuis ce temps. Elle ne m'a pas parlé d'annuler le testament qu'elle m'avait confié et je ne sache pas qu'elle en ait fait un autre.... Je crois, mademoiselle, que vous pouvez, en tout repos

de conscience, accepter l'héritage de Mme Dalbigny...

Et, derechef, il sourit à Simone qui paraissait l'avoir conquis...

—...Elle avait dû parler dans un moment d'irritation; mais ensuite, elle n'a pas voulu mettre sa menace à exécution. Selon toute vraisemblance, avec le plein consentement de Mme Dalbigny, vous pouvez accepter la fortune qu'elle vous destinait l'an dernier... D'ailleurs, elle vous a appelée à son lit de mort, ce qui indiquerait qu'elle ne vous tenait plus rigueur...

Ce notaire était un homme d'expérience; il devait dire la vérité... Ah! que c'était délicieux de le croire!... Et comme le colonel le reconduisait, follement, Simone se jeta dans les bras de sa sœur avec un cri.—Oh! Anne, comme c'est bon que marraine ait été bonne!

(A suivre)

**Is Viennent !
Is Regardent !
Is Achetent !**

La multitude de Dames qui se rendent à notre magasin enlèvent rapidement les admirables beautés qu'elles trouvent dans nos

Fourrures !

Notre longue expérience dans le commerce des pelleteries et dans le choix des peaux, jointe au service compétent de nos ouvriers tailleurs et couturiers, permet la mise en vente de

Chics Fourrures



toujours de qualité supérieure et de tous prix.

Nous manufacturons et marquons en chiffres distincts tout ce que nous vendons.

Absolument un seul prix ! **Jamais deux prix !**

O. NORMANDIN, 274 Rue St-Laurent.

Ouvert le jour jusqu'à 7 heures p.m.—Samedi, 10 heures.

Le Café

DE

Mme Huot

Vous qui n'êtes pas satisfait du café que vous buvez, ou qui seriez enchantés d'en trouver un meilleur, si le vôtre est bon, essayez donc le Café de Madame Huot, vous serez agréablement surpris.



IL EST DELICIEUX !

En vente par tous les bons Epiciers.
En Canistres, 1 lb. 40c, 2 lbs, 75c.

EN GROS CHEZ

**E. D. Marceau, 281-285 rue St-Paul
MONTREAL.**